



Londres, 1886.

Je marche seule dans le noir. La nuit est glaciale, le froid mord mes joues, mais je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Après tout, c'est moi qui ai décidé de fuguer, suite à une énième dispute avec ma mère. Cette dernière m'élève seule depuis ma plus tendre enfance. Elle ne m'a jamais dit qui était mon père et pourquoi je ne l'ai jamais rencontré. Tout ce que je sais, c'est que l'anneau en or que je porte à mon oreille lui appartenait.

Je suis terriblement anxieuse. La ville plongée dans le noir ne m'a pourtant jamais effrayée. Peu à peu, mon anxiété se mue en terreur. Ce genre de crise de panique injustifiée est, chez moi, très récurrent. Mon cœur bat la chamade. Mais cette fois, c'est différent : jamais une de mes crises n'a été aussi violente. J'entends le vacarme des fiacres qui parcourent les rues dallées de Londres. Ils se rapprochent. Deux voitures de Scotland Yard passent à ma gauche à toute vitesse. Je bifurque dans une ruelle sombre à l'angle d'une petite banque miteuse. Je ne pense pas qu'ils soient venus pour moi, mais ma mère doit s'inquiéter. Elle serait capable d'appeler les secours. Aussi, je reste sur mes gardes. On n'est jamais trop prudents. Une fille comme moi, jeune, jolie et bien vêtue, dans un quartier crasseux, ça doit paraître suspect. Surtout que ma terreur doit se voir comme le nez au milieu de la figure. J'essaie de reprendre mon souffle en m'adossant contre un mur.

Un jeune homme ouvre subitement la porte de la sortie de secours de la banque, juste en face de moi. Sans crier gare, il pointe un revolver entre mes yeux. Si j'étais terrifiée il y a un instant, maintenant je ne peux définir le sentiment qui m'envahit. Je tremble de tous mes membres et les cris qui s'échappent de la banque me parviennent comme un lointain écho. Pourtant, aussi stupide et étonnant que cela puisse paraître, le garçon qui me tient en joue semble aussi secoué que moi. Il y a

dans ses yeux la même peur, la même stupéfaction que celle que je ressens.

« Tu es de la police ? Réponds fillette !

-N-non, bien sûr que non ! »

Il ne réplique pas mais fixe intensément ma boucle d'oreille en or.

« Ce bijou n'a aucune valeur, et je n'ai même pas l'autre boucle d'oreille.

-Je me contrefiche de tes bijoux. Dis-moi ton nom, fillette.

-Elizabeth, et je t'interdis de m'appeler fillette !

-Pas ton prénom, ton nom, idiot.

-Montgomery... Et je ne suis pas idiote ! »

Dans la banque, les policiers se font entendre. Je m'aperçois alors que la frayeur m'a quittée depuis que j'ai discuté avec cet inconnu. Le garçon m'attrape le poignet et m'entraîne à travers les ruelles sombres. Je suis à bout de souffle. J'ai l'impression d'être trébuchée comme un vieux mouchoir. Mon sentiment d'impuissance s'aggrave quand il commence à me parler tout en courant (à vive allure, qui plus est) : « Au fait, je m'appelle John Falsch. J'imagine que tu dois te poser beaucoup de questions mais, crois-moi, il vaut mieux que tu ne saches rien. » Plutôt rassurant ce monologue...

Lorsqu'il s'arrête enfin, nous sommes dans un quartier sale où des sans-abris s'entassent sous les porches des maisons. « Alors, fillette, déjà essoufflée ?

-Contrairement à certains, je ne passe pas mon temps à courir pour fuir Scotland Yard. »

M'ignorant royalement, John s'approche d'un vieux maigrichon avec qui il échange de courtes paroles. Il lui donne quelques piécettes. En contrepartie, le vieillard lui tend de vieux haillons. L'agaçant jeune homme revient vers moi, l'air fier de ses trouvailles. Il me tend une des capes en loques qu'il vient d'acheter.

« Parce que tu crois que je vais porter une de ces guenilles putrides ?

-Les gens, ici, n'ont rien et, bien vêtue comme tu es, tu ne risques pas de sortir d'ici sans t'être séparée de tes habits hors de prix.

-Donne-moi ça. »

Je lui arrache la cape des mains et la passe sur mes épaules.

« Ces gens n'ont vraiment aucune hygiène. Ils mangent tout ce qui leur passe sous la main.

-Parce que tu crois qu'ils ont le choix ?! Ce sont des immigrés qui ont traversé l'Enfer pour venir jusqu'ici ! Tout le monde n'est pas né sous une bonne étoile comme toi !

-Eh bien quoi, tu veux que je pleure pour eux ? Ou pour toi ? Pauvre petit garçon misérable des rues qui en est réduit à piller les banques des quartiers pauvres. »

Pris d'un violent accès de colère, John m'enserme la gorge de ses larges mains. Il me hurle dessus en resserrant un peu plus son étreinte, mais mes tympanes sifflent et je ne comprends pas le sens de ses mots. Je me débats avec la même rage que celle qui anime John. Puis, d'un seul coup, ce dernier lâche prise. Il semble perplexe et reste immobile.

« Eh bien quoi ?! Tu t'en veux de me faire du mal ?!

-Ton pouls... ton cœur bat exactement au même rythme que le mien...

-Mais bien sûr ! Tu me prends pour une sorcière ?! Tu veux me brûler sur un bûcher ?!

-Je ne plaisante pas. Tu ne l'as jamais ressenti ? Lorsque je t'ai rencontrée, j'étais terriblement effrayé. Et tu as ressenti la même chose !

-N-non, tu mens.

-Je ne mens pas et tu le sais. »

J'ai du mal à raisonner. Les idées se bousculent dans ma tête. Si ce qu'il dit est vrai alors, chacune de mes crises était due à cet étrange lien que je semble partager avec John. Je baisse la tête. Son hypothèse tient la route.

« En effet. Il semble que tu aies raison, John. Et ça impliquerait que je ressente les mêmes émotions que toi.

-A chaque fois que je me battais, que je volais, la peur qui m'envahissait, tu la ressentais. »

A ces mots, j'en conclus que mes émotions ne m'appartiennent pas. Ce que les médecins n'ont pu expliquer, lui l'a deviné en quelques minutes. Et sans doute aurait-il mieux valu que je n'en sache rien. Une pensée me vient à l'esprit, alors que je repense à toutes ces "crises".

« Que t'est-il arrivé, juste avant notre rencontre ? »

Il ne répond pas à ma question et baisse la tête. J'insiste : « Que s'est-il passé ?

-J'ai tué. J'ai commis un meurtre. Tu comprends ? J'ai pris la vie d'un innocent. »

Je reste coite. Voilà déjà une énigme résolue. Pourtant je ne me sens pas mieux. Cette angoisse, est-ce la mienne ou celle de John ?

J'aimerais partir, mais j'ignore même où je suis. De plus, je n'ai aucune chance de m'y retrouver, seule dans ces rues sinistres et peuplées de gens des plus étranges. Je ne peux le nier : j'ai besoin de lui.

Nous attendons le lever du jour, enfermés dans un vieux local, le temps que l'agitation se tarisse. Je me méfie de lui et j'essaie de ne plus lui adresser la parole. Le jour pointe à l'horizon. Une multitude de questions me tournent dans la tête. Je décide donc d'aller lui parler.

« Sais-tu pourquoi nos cœurs sont ainsi connectés ?

-Je n'ai aucune réponse scientifique à te donner mais il y a peut-être une raison à tout ça. »

Il dégage du col de sa chemise une chaîne à laquelle pend une boucle d'oreille en or. La même que celle que je porte ! La même que celle qu'il me reste de mon père !

« Mais c'est...

-Oui, c'est l'autre boucle d'oreille. Mon père me l'a offerte lorsque j'étais enfant. J'aurais aimé en savoir plus mais il a été tué par des hommes à qui il devait de l'argent. Voici ce qu'il m'a dit : lorsqu'il était jeune, il a épousé une femme avec qui il a eu deux enfants : des jumeaux... un petit garçon et une fillette séparés à la naissance, car mon père croulait sous les dettes et il ne désirait pas que sa famille en souffre. Mais n'ayant pu se séparer complètement de ceux qui lui étaient chers, il a pris avec lui le petit garçon. Il a commencé à frayer avec l'illégalité. J'ai été pris dans une course-poursuite entre mon père et les hommes auprès desquels il s'était endetté. Il a donné sa vie pour que je puisse m'enfuir.

-Alors tu veux dire que toi et moi, nous sommes frère et sœur ? »

Il hoche doucement la tête et appuie son front contre le mien.

« Si un tel lien nous relie depuis tout ce temps, je pense que c'est pour que nous nous retrouvions. Maintenant, reste avec moi. Je ne veux plus être seul. »

Nous avons fui la police et les mensonges qui hantent les rues de Londres. Une fugueuse et un meurtrier en cavale pour rattraper le temps perdu et, traversant les campagnes, calmer le chant de leurs cœurs qui battent à l'unisson.

Alwena ROBIN